

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Que c'est bête, ma belle!

Études sur la presse féminine au Québec de Julia Bettinotti et Jocelyn Gagnon

Que c'est bête, ma belle! Études sur la presse féminine au Québec, Montréal, 1983, 144 p.

Réal Ouellet

Number 33, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39407ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, R. (1984). *Que c'est bête, ma belle! : Études sur la presse féminine au Québec* de Julia Bettinotti et Jocelyn Gagnon / *Que c'est bête, ma belle! Études sur la presse féminine au Québec*, Montréal, 1983, 144 p. *Lettres québécoises*, (33), 88–89.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Que c'est bête, ma belle!

Études sur la presse féminine au Québec

de Julia Bettinotti et Jocelyn Gagnon¹

Comme les produits de beauté et la mode vestimentaire, la presse féminine est une industrie importante fondée sur le mythe de la femme éternelle. Son poids économique se situe peut-être moins dans son chiffre d'affaire imposant que dans sa fonction publicitaire orientée vers la consommation. Comme l'avait bien montré A.-M. Dardigna², «la fonction idéologique de la presse féminine» est «liée au bon fonctionnement du système économique et social». Parce qu'elle vise le plus large consensus possible, la publicité se trouvera dans la presse la plus conservatrice, celle qui reproduira «des modèles féminins qui ne soient pas en désaccord avec la consommation proposée par les annonceurs» (p. 6-7). Les idées nouvelles issues du féminisme et de la libéralisation sexuelle seront vite digérées et récupérées pour s'intégrer aux stéréotypes courants. Dans les pays à forte densité de population, la rapidité de la récupération variera selon la stratification sociale: en France, par exemple, au moment où le «populaire» *Bonne Soirée* condamne l'avortement comme un crime abominable qui trouve en lui-même sa propre punition, *Marie-Claire* et surtout *20 ans* le présentent comme un phénomène courant, dégagé de culpabilité: morale sociale et argent trouvent toujours avec le ciel des accommodements.

Que c'est bête, ma belle! le confirme encore une fois: la presse féminine, même celle qui se targue de modernité, demeure une vaste entreprise de conservatisme. Elle enferme les femmes dans une *nature* définie comme un juste milieu entre le *trop* et le *pas assez*, entre la femme agressive et la femme soumise, l'impulsive et la calculatrice, la vamp et l'angélique. Elle emprunte au féminisme des valeurs et des revendications, mais elle les galvaude, elle les détourne de leur sens premier qui visait une transforma-

tion radicale des rapports sociaux. La liberté et l'information sexuelles répandues ces dernières années sont mises au service du couple éternel. À la séduction des grandes amoureuses du passé, la femme moderne ajoutera, dans les rapports sexuels, une technique inventive qui lui permettra, moins de garder son homme, que de «sauver son union». Paradoxalement, on acceptera même la non-exclusivité sexuelle comme un moyen de consolider le couple:

Personne ne possédant personne, l'enrichissement que l'on se permet d'aller puiser dans le monde ainsi que l'épanouissement individuel que chacun retire de ses nouvelles expériences se trouve réinvesti dans le couple, l'union de base, en le fortifiant doublement. (p. 86)

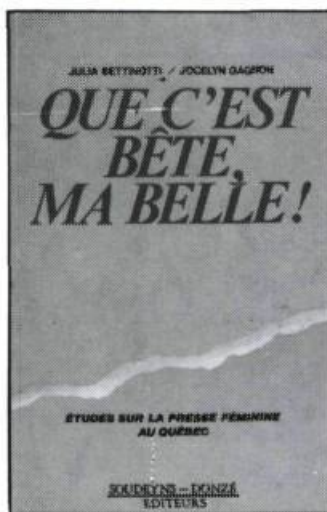
Le couple, libre ou marié, reste donc la norme. Mais les rôles et les rapports de force ne sont en rien changés. Si la dépendance économique s'atténue, l'inégalité dans le monde du travail est camouflée par le miracle de quelques réussites individuelles. Le partage des tâches ménagères ou éducatives ne fait pas l'objet d'un pacte, mais d'une interminable entreprise de conversion de l'homme par la femme, seule «chargée de créer une nouvelle harmonie dans le couple»: alors que l'homme est mollement sollicité («Trouvez-vous que c'est une façon intelligente d'aimer une femme?»), la femme se voit mise en demeure de prendre l'initiative («les femmes doivent»), au risque de s'identifier au traditionnel personnage de la mégère acariâtre.

Ces lieux communs bien connus de la presse féminine, J. Bettinotti et J. Gagnon les retrouvent sans mal dans quelques magazines parus au Québec entre septembre 1979 et mai 1980: *Femme*, *Elle et lui*, *Salut chérie!*, *Madame*, *Ma-*

rie-Ève. *Châtelaine* a été éliminée du corpus par «souci d'homogénéité», mais la page féminine de Claire Harting dans le *Journal de Montréal* a été incluse comme corpus différenciant. Pour chaque magazine, les auteurs fournissent une fiche signalétique touchant la périodicité, la maison d'édition, la direction, l'édition, la distribution et le prix au numéro. Le livre, divisé en courts chapitres — un par magazine —, est illustré de publicités-types, de recettes, de pages de titre, de sommaires reproduits en fac-similé; il ne comporte ni index ni conclusion. L'introduction, sans préciser l'approche critique utilisée, annonce une démarche axée davantage sur l'analyse de la presse féminine comme discours éducatif que sur la description de son fonctionnement. Les analyses seront «simples, non exhaustives», «sans prétention mais sans naïveté et le plus souvent humoristiques» (p. 14 et 17).

Interroger la presse féminine comme une entreprise didactique prenant la relève des traités d'éducation des femmes constituait un projet fort original, et susceptible de jeter une lumière nouvelle sur un ensemble textuel longtemps négligé. Toute cette presse en effet vise avant tout, semble-t-il, la transmission d'un savoir et une motivation des lectrices face à celui-ci. Le plus souvent, ce savoir est un savoir-faire, une compétence, dans trois domaines spécifiques de l'activité féminine: la sexualité, les tâches ménagères et, dans une moindre mesure, la vie professionnelle. Par rapport au pôle du pouvoir, ce transfert de compétence peut être orienté vers la soumission comme vers la conscientisation, voire la contestation. Poser la communication journalistique comme un acte pédagogique renvoie donc, en définitive, à une axiologie: un ensemble construit de valeurs élaboré et maintenu par le pouvoir. Pareille démarche implique donc un certain nombre d'opérations: sélection et validation d'un corpus pertinent, identification du pouvoir à travers ce corpus et dans le hors-texte, démontage de la mise en place du système didactique, description du contenu informatif visé par l'acquisition de la triple compétence sexuelle, ménagère et professionnelle, détection des figures de rhétorique travaillant le texte.

Aucune de ces opérations ne me semble menée sérieusement. Si les auteurs ont, à juste titre, inclus comme corpus-témoin la chronique de Claire Harting, il ont écarté trop rapidement *Châtelaine*, qui aurait justement permis de vérifier si un magazine florissant (grâce à la publicité) depuis 1960 et s'adressant à un public différent de *Marie-Ève* ou *Salut Chérie!*, véhiculait les mêmes valeurs, entretenait la même visée «pédagogique», parlait du même pouvoir. À quoi bon produire une fiche signalétique de chaque magazine, si l'on ne répertorie pas systématiquement les articles, les sujets traités, les collaborateurs et collaboratrices, si l'on ne signale pas les dates extrêmes de parution, si l'on ne fournit aucune description matérielle sommaire: format, nombre de pages, illustrations, etc. Par ailleurs, je comprends qu'il pourrait être difficile de déterminer le tirage ou d'enquêter sur les destinataires visées ou atteintes, mais quand on dénonce un pouvoir, je veux savoir qui le détient et sur qui il s'exerce. Aux pages 104-109 seulement, on nous signale que si certaines collaborations viennent de femmes, la direction des magazines est massivement masculine, et encore ne nous révèle-t-on pas les noms de ces collaboratrices condamnées à traiter les sujets insignifiants. Les auteurs formulent ici ou là quelques réflexions éparses sur la rhétorique pédagogique utilisée (les titres interpellent les femmes), mais aucune analyse de l'énonciation ni des figures utilisées ne vient appuyer l'hypothèse de départ. L'étude se borne le plus souvent au relevé négligent d'éléments thématiques à peine classés et privilégie les longues listes de questions ou d'éléments d'un paradigme: la femme, la star, l'homme, l'amoureuse... Certes, la presse féminine «parle d'elle-même» et la simple transcription de textes selon «deux axes toujours présents» (la star/la femme) peut nous donner «un répertoire de traits distinctifs pertinents» susceptibles de nous conduire «jusqu'au coeur de la fonction idéologique de la presse féminine» (p. 80), mais encore faudrait-il d'abord classer correctement les unités sélectionnées. Par exemple, pourquoi mettre dans la colonne *femme* la rupture de Miou Miou avec le père de son enfant ou l'envie de la belle maison dans le XVI^e, alors que pour Ali Mc Graw les «fastidieuses réceptions» et les «interminables soirées dans des clubs privés avec d'autres



hommes d'affaire» apparaissent sous la rubrique *star*? Et les attributs «jeunesse» (J. Fonda) ou «bouche sensuelle» (R. Welch) classées sous *star*, n'appartendraient-elles pas aussi bien à *femme*? D'ailleurs le jeu habituel des interviews ne cherche-t-il pas à montrer que la *star* est aussi une femme comme les autres?

L'absence d'analyse apparaît de manière flagrante dans le chapitre consacré au magazine *Femme*. Les auteurs affirment d'abord que la «femme n'est jamais abordée en tant que personne, mais en tant que *personnage* — dans le sens très théâtral du mot» (p. 103); pourtant, au chapitre précédent, plusieurs vedettes de cinéma avaient aussi été présentées comme des femmes, avec leurs problèmes quotidiens et leurs espoirs, dans leur vie privée avec leurs enfants et leur conjoint. Suit la définition, par le petit Larousse, du mot *femme*: «Être humain du sexe féminin. Épouse. Celle qui est ou a été mariée». Définition récusée parce qu'elle «ne veut rien dire, pareille à toutes les tautologies (une femme est une femme) ou qui répète les formules éculées (une femme est une épouse), ce qui ne définit rien non plus». Si tel est le cas, pourquoi la citer? Mais justement, elle ne signifie pas rien: elle définit la femme par un lien, une dépendance juridique, alors que le terme épouse existe déjà pour en rendre compte. Et si les auteurs avaient consulté d'autres dictionnaires courants, ils y auraient trouvé d'autres «tautologies» tout aussi instructives comme le premier sens donné par le *Dictionnaire usuel illustré Flammarion*: «Dans l'espèce humaine, représentant d'un des deux sexes, caractérisé par les organes de la gestation!» Vient ensuite, alignée sur deux colonnes, une liste d'articles suivie

de commentaires succincts, puis une autre liste, sur deux colonnes encore, des «caractéristiques de la femme» et de l'homme d'après un texte d'André Moreau. Sous prétexte que «les textes de Moreau se jugent (et se condamnent) d'eux-mêmes» (p. 117), on n'analyse rien. Pourtant, l'homme présenté ici n'a rien du conquérant, du phalocrate, ni du détenteur d'un quelconque pouvoir: c'est un être solitaire, malheureux, brimé par son entourage et son milieu de travail, détruit par ses émotions. Le magazine *Femme* aurait-il castré l'homme québécois?

Le même laisser-aller, le même à-peu-près³, se retrouve dans le style. Écrire décontracté, utiliser un humour léger pour traiter de choses sérieuses n'excuse pas une écriture trop souvent bâclée, comme dans les phrases suivantes:

Cette façon cavalière de mener la pornographie la fait devenir le propre cheval de bataille de J.-P. Paquin — contre le féminisme. D'abord, le silence des femmes à son propos est le responsable de la pornographie. C'est elle ensuite qui excuse les attitudes méprisantes quotidiennes des hommes à leur égard (la femme est donc responsable du traitement subi). Et c'est elle encore qui neutralise [...]» (p. 35)

Ailleurs (p. 49), «la présence de la citation donne l'occasion à C. H. de se raccrocher à son cadre (le seul poste qui lui soit littéralement assigné par le texte de la chronique), mais le fait de citer l'en décroche [...]»; ou encore, p. 55-56: «Du sentiment au rôle social, les degrés sont nombreux, variés».

Domage, trois fois domage, car Julia Bettinetti et Jocelyn Gagnon tenaient un excellent sujet d'investigation. □

1. *Que c'est bête, ma belle! Études sur la presse féminine au Québec.*, Montréal, 1983, 144 p. Ce livre est le résultat d'une recherche subventionnée par l'UQUAM et les fonds F.C.A.C. du Ministère de l'Éducation.
2. *La Presse «féminine». Fonction idéologique*, Paris, FM/ petite collection Maspero, 1979.
3. Entre plusieurs exemples, voir, p. 46, le commentaire sur le pronom *on* assimilé au *il* comme s'il ne pouvait pas se situer ici entre le *il* et le *nous*; le mystérieux attribut *démunie*, au féminin curieusement commenté, pourrait bien sous-entendre: quand on est femme (*moi*, Claire Harting, et *vous*, lectrice) *on* se retrouve démunie...